

« Le travaillant est un sujet vivant ! »

Par un raccourci de la pensée, on associe culture et art et de façon plus radicale encore, on pense art à l'endroit exclusif de la culture ! Ces raccourcis font l'impasse malheureuse, voire aveugle, sur le monde du travail. Dans le champ de nombreuses activités professionnelles, si on parle de *règles de l'art*, ce n'est pas pour faire un bon mot ou gonfler le torse. C'est parce que là aussi il est question d'interprétation, d'appropriation, de déploiement sensible, de création de sens ou de perte de sens, de savoir-faire sensoriel, d'émancipation collective, de luttes comme forces imaginaires, comme lieux de pensée. Par une désagréable habitude de faire plier le réel et vouloir toujours le nommer, nous filmons le travail et croyons le voir, nous en parlons et croyons le connaître, nous nous formons à lui et croyons l'avoir appréhendé, nous nous battons pour lui et croyons le servir.

Mais le travail n'est pas réductible à son apparent objet : la production (au sens générique du mot) et son répertoire de prescriptions, de savoirs faire, d'outils savants et d'ingéniosité managériale. Il engage des dispositions intellectuelles qui sont souvent invisibles, parfois secrètes, parfois inconscientes, parfois indicibles. Il engage des dispositions sensorielles difficilement transmissibles, fruits d'une expérience et d'une sensibilité personnelle, jamais réellement évaluées. Il engage une relation, une tension entre nous et lui, vécue au jour le jour et à chaque instant, qui façonne notre attention, nos intuitions, des automatismes, des micros réflexions, des petites jubilations et/ou perplexités, une relation qui avance sans cesse et se développe, se braque et se déplie, se noie et se nourrit. Dans cette incroyable mobilisation de l'être, que chacun de nous nie, ignore ou sous estime, au bureau, à l'atelier, au volant du camion, au comptoir, dans les champs ou au plus profond de la carrière, des trésors de réactivité, d'invention et d'à propos, de finesse et de justesse, de précision et de beauté du geste, de raffinement et d'astuce, d'arbitrage esthétique, se créent sans cesse...

Il y a une déperdition et des malentendus dans l'approche du travail, entre le combat pour son effectivité et le combat pour son exercice. Autour de l'activité se pressent des enjeux antagonistes sur sa valeur, entre celle que lui accorde le marché du travail ou celle que le travaillant en attend. Le marché du travail, c'est l'adéquation entre son coût et ce qu'il rapporte. C'est ainsi qu'une certaine approche du travail a été confisquée par la nécessaire résistance à son organisation ou à son mobile véritable. Le besoin impérieux des donneurs d'ordre est de voir cette adéquation leur garantir des gains tangibles : la résistance a donc porté sur la durée, sur la pénibilité (les outils, le temps, les conditions), le coût horaire, les charges, les modalités de contre pouvoir ou les monnaies d'échange, les congés, les pauses, les assurances, les retraites, les conditions sanitaires ou de sécurité, les contreparties sociales, etc. C'est la réponse nécessaire à ce qui est susceptible de détruire, à petit feu ou à grand feu, à ce qui ignore et indifférencie, normalise et minimise, à ce qui dévalorise et anéantit.

Seulement voilà, ces préoccupations militantes importantes font l'impasse sur ce qui se vit dans l'activité : ce qui est en jeu, ce qui s'y déploie et se construit, s'invente, forge du discernement est intimement lié au fait même que le travaillant a la (toute aussi impérieuse) nécessité d'être vivant, c'est à dire sensible et intelligent. Ici s'exerce la distanciation, se développe l'abstraction. Ici le travaillant joue, différencie, compare, choisit, donne le sens... !

Il faut donc parler un jour du désir et de la subjectivité. Evoquer l'attente. Prendre la mesure de l'intuition créatrice. Accepter de voir l'émancipation que toute activité professionnelle est en demeure de promettre.

Le combat du travaillant est un combat d'interprète, d'artiste, d'intellectuel ! Chaque jour se réinvente une micro partie du travail, du côté du sens ou de l'esthétique (qu'on peut appeler aussi la justesse), du corps ou de l'idée. Et tout cela se sédimente, et se sédimente encore...

C'est ainsi que peu à peu s'inventent et s'écrivent les règles de l'art !

« quand je vais au jardin, j'arrive, au bruit que fait la bêche à bien sentir la consistance de la terre, parce qu'il y a quelque chose à la fois de palpable dans le bruit et d'impalpable. Je suis sensible à l'eau, en écoutant la grosseur des gouttes sur le toit..., et je sens si l'atmosphère est humide en écoutant le bruit de mes pas dans l'herbe... » Chantal V.T. (jardinière)

« quand une montre était exclusivement mécanique, on avait une partie de notre travail qui était pour l'œil, on voyait le mouvement du balancier, son amplitude. Si tout était correct, on écoutait ensuite les petits chuintements de métal, les frottements intempestifs. On mettait la montre à notre oreille, avec morceau de bois en guise de stéthoscope. » Yves N (horloger)

« le bruit de l'écoulement sur la coque, c'est ce qui vous permet d'avoir une idée exacte du cap que suit le bateau et de la vitesse qu'il a pris. S'il change, vous vous en rendez compte immédiatement. La nuit, vous ne voyez rien de l'extérieur, c'est le son qui va remplacer toute la vie, vous êtes dans le ventre du bateau, la coque fait caisse de résonance » Olivier DK (navigateur)

« j'aime mon atelier, je peux vous faire tourner la scie, vous allez voir. Les machines c'est mon bébé. Je suis là, les bruits sont normaux, le bébé va bien » Jean H (graveur)

« la machine c'est une matière vivante. On sent la vie d'une installation au même titre qu'un individu. Un moteur qui chante, un moteur à courant continu, avec ses démarrages, ses ralentissements... je pourrais vous en parler... » Jacques L (ascensoriste)

« j'aime bien entendre les gens qui parlent beaucoup, c'est la preuve que tout va bien, ils me font comprendre que l'ambiance est cordiale. Les chaises qui bougent lorsque quelqu'un part ou arrive, la fourchette qui tombe, je suis aux aguets. On aime essuyer les assiettes fort, c'est un besoin dans le métier, même les tasses... ça stimule... » Marie-Claude D (gérante de bar)

« quand on rassemble tous les bruits de marteau, on dirait que c'est des tams-tams. Même avec les vibreurs, t'entends de l'autre côté là ? il y a une espèce de changement, c'est comme de la musique orientale, je t'assure... Après c'est la massette, puis le Poclair, oui..., il y a 80 ou 100 personnes qui travaillent ici, qui jouent... c'est très très organisé ! » Tayeb A.A (maçon)

Nicolas Frize

Compositeur